

# *Schöffling & Co.*

## **foreign rights**

author Franziska Gerstenberg  
title JOUE AVEC ELLE  
original title SPIEL MIT IHR  
© 2012 by Schöffling & Co.

## **French sample translation**

translated by Claude Paul  
copyright for the translation Claude Paul

contact Schöffling & Co.  
Verlagsbuchhandlung GmbH  
Foreign Rights  
Kaiserstraße 79  
60329 Frankfurt am Main  
Germany

[www.schoeffling.de](http://www.schoeffling.de)

« Laisse-moi être ton paysan, chuchote-t-il, ton lard tyrolien. »

Ils sont dans son salon, face à la baie vitrée, au quatorzième étage, la moitié de la ville à leurs pieds. On a vraiment une belle vue de cette montagne. La paille, Reinhard l'a achetée au magasin du zoo, il a préparé la pièce avant que Kristine ne sonne. Elle a posé son sac à main sur une chaise et demandé : « C'est quoi toute cette paille, partout ? ». Ça les a fait rire. Il s'est procuré la fourche à fumier en grande surface, les habits sur internet, il trouve ça plus simple d'y faire ses achats, trois ou quatre manipulations sur le clavier et il voit son vœu réalisé. Une perruque blonde, et puis le short tyrolien, un peu plus cher.

Ils ont convenu qu'il y aurait une vache, il a mis un coussin tacheté noir et blanc sur un tabouret. Le lecteur CD est programmé. Ils ont convenu de la montagne, un sommet des alpes, avec une belle vue, des rochers escarpés, de la neige en haut, mais à mi-hauteur, autour de leur étable, de l'herbe verdoyante. Ils ont convenu de l'étable, avec la vache debout sur la paille, ils ont convenu de la servante. La servante a serré ses seins dans un corsage, elle porte des sabots et une robe tyrolienne singulièrement courte avec un tablier. Et ils ont aussi convenu du paysan, de son short tyrolien avec une braguette à boutons et des bretelles avec une traverse de cuir. Pour la suite, ils se sont mis d'accord : de l'orage. Le reste va de soi : soleil, ciel, edelweiss.

Reinhard n'aurait jamais cru qu'il pourrait un jour prendre possession d'une vie si étrangère. « Notre nouveau mot préféré, chuchote-t-il à l'oreille de Kristine, c'est *véritablement* ». Là, c'est l'avocat qui parle : pouvoir *mentir* à souhait sans pour autant qu'on vous tienne responsable d'avoir déformé la *vérité*.

La vache remue la queue pour chasser les mouches. Elle est magnifique, très propre, on dirait que son pis vient d'être lavé. Depuis la montagne, on a une vue vertigineuse sur la vallée. La servante a des boucles blondes, ses joues sont légèrement rouges, elle a gravi tout le chemin du village à l'étable pour traire la vache. Elle tient le seau à traire dans la main. Mais là-haut, il n'y a pas que la vache, là-haut, il y a aussi le paysan qui l'attend.

Le paysan travaille dans l'étable, grogne un peu à l'arrivée de la servante, la fourche à fumier à la main, il se penche et se redresse, jette la vieille paille à travers

l'étable, il sue à peine. La servante s'accroupit sur son tabouret dans sa robe tyrolienne très courte, pousse le seau sous la vache et commence à la traire. Pendant tout ce temps, elle observe le paysan ; mais lui, il fait comme si rien ne l'intéressait plus que la paille. Et lorsque la servante rassemble son courage et dit quelque chose sur les sensations dans les doigts quand le lait gicle dans le seau, le paysan grommelle, elle ne doit pas traîner et ne pas embrouiller la vache.

La vache est traite, le paysan louche par-dessus son épaule pour apercevoir la servante qui soulève prudemment le seau par son anse. Ils échangent un regard. D'une seconde à l'autre, le temps vire à l'orage, premier coup de tonnerre, mais pas de pluie, pas encore de pluie, la servante suffoque un peu. Il fait tellement lourd qu'elle a du mal à respirer. La peur de l'orage lui serre la gorge, que faire si, ici, sur la montagne, la foudre frappait ? La vache redresse la tête et meugle, la servante chancelle.

Soudain, le paysan est à côté d'elle. Certes, il ne fait rien pour la rassurer. Mais elle peut se sentir en sécurité à ses côtés, non ? Mais bientôt, il lui enjoint : « Le lait, porte vite le lait au village ». Épouvantée, la servante fait non de la tête. Elle s'applique à tenir le seau droit, le lait ne doit pas passer par-dessus bord, la servante fait un pas en arrière. Des craquements, des gémissements, l'orage est au-dessus d'eux et la servante, sur le point de fondre en larme. Le paysan se dresse comme un géant devant elle.

Lorsque le tonnerre gronde une seconde fois, la servante ne peut retenir un cri. La peur lui donne des vertiges, elle pose vite le seau. Le paysan lui a suffisamment répété ce qui l'attend si elle répand le lait. Elle allonge les bras comme pour se défendre mais tout-à-coup, il l'attrape, appuie de ses mains puissantes sur ses omoplates et l'attire à lui. Elle ne peut pas se dérober, il presse sa tête contre sa poitrine comme celle d'une vache qui serait en train de mettre bas. « Chhhhhht. Tout doux. »

Ils restent ainsi quelques instants, dehors, le vent retient son souffle. Puis le paysan déplace son poids, grogne et porte sa main droite vers le bas. Il retrousse le tablier de la servante, sa jupe tyrolienne sous laquelle elle porte une grossière culotte de coton distendue.

Ils tombent à genoux, d'un mouvement vigoureux, le paysan retourne la servante, garde la main sous sa jupe. « Mais..., chuchote la servante, mais j'ai peur de l'orage, et puis la vache... »

Le paysan ronchonne : « Qu'est-ce qu'elle a, la vache ? » Sa main tâtonne, la servante glisse dans le foin. Elle tressaille et l'éclair, au moment où elle rejette la tête en arrière, illumine son visage. Le paysan tire sur son short tyrolien, la nature fait rage, la vache pousse un mugissement, le paysan plonge la main dans le seau, dans le lait encore chaud, en prend dans sa main et donne à boire à la servante. Une goutte coule le long de son cou. Le paysan lèche ses doigts, la servante lèche les doigts du paysan, le paysan retrempe sa main et frotte le lait entre les jambes de la servante. Il répand du lait dans son giron, maintenant à deux mains, le lait imprègne la jupe, le tissu colle à ses cuisses. Après un dernier coup de tonnerre, il se met à pleuvoir et la servante soupire et tremble...

Il ferme le livre. Il s'attendait à un claquement sec mais il n'a fait qu'un bruit mat parce que c'est un livre de poche, tout abîmé par les lectures, avec une scène champêtre sur la reliure. Une vache, une étable, de l'herbe et, à l'arrière-plan, au sommet de la montagne, de la neige.

Juste un bruit mat. La jeune femme a quand même un sursaut, il s'excuse d'un sourire, s'étonne qu'elle l'ait entendu, avec ses énormes écouteurs sur les oreilles. De temps en temps, il entend un cliquetis peu mélodieux dont il peine à croire que ce soit de la musique.

La jeune femme est assise en face de lui, le reste du compartiment est vide. Au moment où il inspire pour, peut-être, aborder la jeune femme, celle-ci se penche en avant et se met à remonter son collant un peu lâche. Avec des gestes routiniers, de ses doigts effilés, elle réajuste le tissu, d'abord en bas à la cheville droite, puis au mollet, au genou, à la cuisse, enfin elle doit soulever un peu la fesse, la jupe est très courte. Puis la jeune femme se met à la jambe gauche jusqu'à ce que, là aussi, le collant ne fasse plus de pli et adhère brillant à la peau. La jeune femme porte des chaussures rouges à talon avec des boucles sur le côté. La jupe est un genre de kilt qu'aucun irlandais n'oserait porter.

Il sent qu'il rougit. Il porte rapidement la main à son cou. Le col est toujours bien mis, raide, une barrière noire et blanche entre lui et le monde. Il se donnerait au diable plutôt que d'élargir son col. Mais le diable l'attend de pied ferme.

Il se demande depuis combien de temps la jeune femme n'a pas vu de prêtre. Peut-être n'est-elle pas même baptisée ? Il sue. La jeune femme croise la jambe droite sur la gauche. La porte du compartiment pourrait s'ouvrir à chaque instant. La jeune

femme pose ses pieds sur le sol, s'étire, s'enfonce dans son siège jusqu'à ce que tout son dos touche le dossier. Puis elle s'affaisse à nouveau et croise cette fois la jambe gauche sur la droite.

Il se racle la gorge, mais la jeune femme l'ignore. Il se racle la gorge une seconde fois, au point d'en tirer une douleur aigue dans la poitrine. Lorsqu'enfin il se résout à desserrer son col, passe deux doigts entre le tissu et son cou, lorsqu'il sent sa propre peau humide, alors seulement la jeune femme lui demande, tout à coup : « Vous avez chaud ? »

Il ne sait que répondre.

« C'est pratique, une soutane comme ça. Sur le noir, on ne voit pas de tâches de sueur. »

« Qu'est-ce que... » Il fait un geste vague. « Comment... »

« Qu'est-ce que j'écoute et comment je m'appelle ? Valerie ». La jeune femme accentue le nom sur la dernière syllabe, elle sourit innocemment, ses lèvres sont fines et maquillées de rouge, exactement dans le ton des chaussures à boucle, du kilt, comme si le rouge à lèvres faisait partie d'un uniforme. Maintenant seulement, la jeune femme – Valerie, elle s'appelle Valerie – retire ses écouteurs et les pose sur ses cuisses, et envoie voler une peluche invisible de son genou. « Vous connaissez le Cantique des cantiques ? »

Il est confus. « De quel groupe ? »

La jeune femme rit : « *Son fruit est doux à mon palais ! Ton sein est une coupe arrondie où le vin parfumé ne manque pas !* »

Le prêtre soupire doucement, passe la main sur les plis de sa soutane sous laquelle tremblent ses jambes, la jeune femme l'observe. « Apparemment, demande-t-elle, vous ne voulez pas parler de la Bible ? »

Lorsque la jeune femme lui tend les pieds, le prêtre lui enlève ses chaussettes. « Très élégant, dit-il, du cuir ». Ses mains tremblent. En contrepartie, la jeune femme veut l'aider à retirer sa soutane.

« Vous suez là-dessous. »

Cela fait un moment que le prêtre ne porte plus de soutane, juste de longs sous-vêtements et des chaussettes noires, lorsque, debout sur son siège, il tend vers la jeune femme une croix, elle perd le fil de son rôle, « mais enfin je ne suis pas un vampire », puis elle regarde à nouveau la croix et paraît épouvantée.

Lorsque la jeune femme, allongée sur le sol du compartiment, ne cesse de se confesser, « père, j'ai péché », le prêtre ne peut en supporter la vue, la jeune femme sanglote et il la relève.

Une fois assise sur les genoux du prêtre, la jupe a disparue, et avec la voix d'une gamine de seize ans, la jeune femme récite son chapelet, ils prient ensemble, jusqu'à ce que le prêtre laisse glisser entre ses doigts, au lieu des perles de bois, les tétins de Valerie, qu'il presse un moment. « Grandes sont les œuvres du Seigneur, dit Valerie, oho ! »

« Notre nouveau mot préféré, chuchote Reinhard à l'oreille de Kristine, c'est *confession* ». À chaque fois qu'elle a joui, son visage brille comme si sa peau était recouverte d'un fin glacis. Il s'imagine l'orgasme de Kristine plus long et plus intensif que le sien, il l'observe jalousement, son orgasme lui reste étranger. Parfois, elle ouvre les yeux mais il ne croit pas qu'elle voie quoi que ce soit, en tout cas, elle ne le voit pas lui.

Il porte encore les chaussettes du prêtre et embrasse Kristine dans le cou, ça la fait rire, sa barbe revêche l'a sans doute grattée ou chatouillée, sa barbe est plus revêche que les poils de son pubis. Elle trouve que ça ne lui correspond pas, Reinhard le sait. Ni à son âge avancé, comme elle dit, ni à sa profession honorable. Mais il aime bien qu'on voie en lui quelqu'un de revêche. Parfois, certaines femmes changent de trottoir quand elles le voient venir le soir ; il aime ce sentiment d'avoir l'air d'une menace, sans pour autant en être une.

Peut-être la barbe doit-elle aussi cacher que sur sa tête, les cheveux se font de plus en plus rares.

Il laisse retentir un brame puis il étire ses bras. Kristine quitte le canapé – la banquette du train, pense Reinhard –, un peu de sperme coule le long de sa jambe. Elle pousse la cloison amovible et va vers la chaise sur laquelle tout à l'heure, il y a de cela, lui semble-t-il, très longtemps, elle a posé ses affaires, son chemisier est pendu au dossier. Avant de disparaître dans le couloir, Kristine sourit une dernière fois à Reinhard. En entendant la porte de la salle de bain, il bondit, prend ses lunettes sur le bureau, sur le sol s'amoncèlent pêle-mêle des habits, au milieu le kilt et les chaussures à boucle rouges. Le collant s'est déchiré, il lui en rachètera un dès demain.

Il pense un instant à remettre la soutane, puis il décide d'aller nu dans la salle de bain. Kristine pose un pied sur le bord de la baignoire et se lave entre les jambes ; elle a froid, ses bras sont couverts de chair de poule.

« Oh non, ne me regarde pas quand je fais ça ! »

Il s'appuie au chambranle de la porte. « Pourquoi pas ? » Au moins, elle ne ferme plus la porte à clef comme au début, où il restait debout, décontenancé, devant la salle de bain et où il appuyait encore et encore sur la poignée de la porte jusqu'à ce qu'elle crie de l'intérieur qu'elle n'en avait pas pour longtemps.

« C'est tellement...banal. Je me lave, c'est tout. »

« Tu n'as aucune idée de ce que les hommes trouvent érotique. »

Kristine est de dix ans plus jeune que lui, elle a quarante ans, il s'est déjà demandé si elle se teignait les cheveux, ils lui descendent jusqu'aux épaules, ils sont doux, et leur couleur brune aussi est douce, une teinte inhabituelle. À vrai dire, bien qu'elle soit fine, tout en Kristine paraît souple et doux. Quand elle se penche, ses seins se balancent d'avant en arrière, brièvement.

Elle s'habille, d'abord le slip, il ne l'a encore jamais vu porter de tanga, il devrait lui en offrir un à l'occasion. Elle agrafe son soutien-gorge sur l'avant, le fait ensuite glisser pour le mettre dans la bonne position et enfile les bretelles, le visage toujours brillant. Lorsqu'elle se penche pour prendre son chemisier, Reinhard se détache du chambranle de la porte et retourne dans le salon.

Il a eu de la chance avec l'appartement, c'est du moins ce qu'a dit l'employée de l'agence. Tout est neuf et sent encore la peinture. Quand Reinhard avait invité Kristine chez lui la première fois, il y a deux mois, elle avait inspiré profondément en franchissant le seuil du salon, émettant un long sifflement qui l'avait déstabilisé. Pendant un instant, il n'avait pas su comment l'interpréter. Puis elle s'était lentement dirigée vers la baie vitrée, orientée à l'est, et elle avait écarté les bras en disant : « Toute la ville ». « Oui enfin, avait-il répondu, la moitié. »

« Cette vue, avait dit l'employée de l'agence, compense l'absence de balcon. Je sais que vous auriez préféré un appartement avec balcon... Si vous vouliez bien malgré tout signer ici ? »

Toujours nu, Reinhard s'assied sur la chaise du bureau devant l'ordinateur, appuie sur une touche au hasard. Il sent le cuir sous ses fesses. Habiter aussi haut a l'avantage d'éviter tout vis-à-vis.

Alors qu'il n'a aucune raison d'avoir mauvaise conscience de travailler une demi-journée à la maison ; dans ces cas là, il emporte toujours plus de travail que ce qu'il pourrait faire à l'étude. Toute la soirée, il sera occupé avec la pile de dossiers. Quand Kristine a sonné tout à l'heure, il s'est arrêté d'écrire au milieu d'une phrase. Il songe un instant à lui faire faire une clef ; comme ça, elle pourra à l'occasion être avant lui dans son appartement, préparer quelque chose, le surprendre lui, pour changer.

Elle entre dans le salon revêtue de son manteau, pose une main dans son cou, il laisse tourner la chaise et sourit malicieusement en voyant son regard glisser le long de son corps. « Tu dois vraiment déjà partir ? »

Elle hoche la tête. « Je suis déjà en retard pour aller chercher Emma. »

Il connaît la fille de Kristine depuis deux semaines seulement, Emma a six ans, il croyait que les enfants de six ans étaient plus grands et moins gamins, après tout, Emma va depuis peu à l'école. Elle a des cheveux beaucoup plus clairs, plus doux que Kristine, un visage plat et rond, des rondeurs de bébé au ventre. Quand Reinhard lui avait serré la main, sa peau lui avait semblée humide de sueur et brûlante, et même par la suite, il avait le sentiment que son corps dégageait en permanence de la chaleur.

« Je penserai à toi », dit Reinhard. « En rangeant ».

Kristine se penche vers lui et l'embrasse, les lunettes gênent, Kristine heurte légèrement du dos de la main la clavicule de Reinhard, mais maintenant, dit la main, laisse-moi partir, il le faut. « Alors embrasse-la. »

« Emma ? »

« Qui d'autre ? »

Elle semble se réjouir, ramasse son sac. « L'école, c'est encore si nouveau pour elle. Hier, elle s'est endormie à table. Et le matin, elle ne veut pas se lever. Elle compte tout maintenant, ses crayons ou les carreaux de la nappe, alors qu'elle connaissait déjà les nombres avant... Tu as envie de venir manger chez nous un de ces jours ? »

Une fois Kristine partie, il va à la salle de bain, respire l'odeur de son gant de toilette qui sèche sur le radiateur, puis il s'habille. Le chauffage est allumé. Déjà qu'il n'y a pas eu de véritable été, voilà qu'ils vont aussi se faire avoir sur le mois d'octobre, le vent arrache les feuilles des arbres alors qu'elles sont encore vertes, et le soleil ne brille pas.



This excerpt is presented for informational purposes only  
– any use or copying for commercial purposes is strictly  
prohibited.

For further information on international rights for this  
title please contact:

Schöffling & Co.  
Foreign Rights  
Kaiserstrasse 79  
60329 Frankfurt am Main  
Germany

phone: +49 69 92 07 87 16  
fax: +49 69 92 07 87 20

[www.schoeffling.de/content/foreignrights/news-start.html](http://www.schoeffling.de/content/foreignrights/news-start.html)